

Quoique ce problème soit l'un de ceux qui s'imposent directement, dans une étude sur la colonisation du Canada, M. Salone, au courant de la mésaventure arrivée à Garneau, n'y touche pas sérieusement; il l'effleure—et d'une plume orthodoxe. C'est ce qui fait que M. Gabriel Hanotaux, dans la Préface qu'il vient de placer au seuil de la dernière édition de *"L'Histoire du Canada"* de Garneau, reproche presque à M. Salone de s'être rangé du côté des ennemis des Huguenots.

Etudier chapitre par chapitre la magistrale étude qu'est *La Colonisation de la Nouvelle-France* nous mènerait trop loin. Il n'y a rien, cependant, que le lecteur puisse passer; on n'y trouve que de la forte substance historique; il n'y entre que le pur froment des faits et des événements.

Un livre tout entier est consacré à l'intendant Talon. En lisant ceci dans le sommaire: "*Louis XIV se refuse à faire grand en Amérique*", je tressautai; j'eus ce que nos gens appellent une venette. M. Salone, pensai-je, s'est oublié, et cet oubli va lui fermer les portes de toutes nos institutions enseignantes, en supposant qu'elles se fussent, sans cela, ouvertes devant lui.

Se refuser à faire grand Celui dont le peuple, le front dans la poussière, ne prononçait le nom qu'avec crainte et tremblement! Celui devant qui la noblesse et le clergé se tenaient *venerantes et cernui*! Faire autrement que grand Celui de qui un poète a dit:—

"Son trône fut si haut qu'il devint le seul trône,
"Et tous les rois étaient de l'ombre devant lui".

Soupçonner de ne pas faire grand le Prince qui, jusque dans Rome même, au sujet de la Régale, humilia Innocent XI, comme jamais Souverain Pontife ne le fut, depuis, par aucun roi très chrétien, par aucun président très indifférent, ou par aucun ministère radical de France! Ne pas faire grand Celui qui, jusque dans le temple de Dieu même, partageait avec le Très Saint Sacrement les honneurs divins!

Je me remis de mon alarme lorsque je constatai qu'il s'agissait dans l'espèce d'une prime offerte par le Monarque pour l'encouragement de mariages mixtes entre les Canadiens et les Sauvages. Le *Roi-Soleil* rêvait d'une Nouvelle-France métisse... Ce qui semble à M. Salone dépourvu de grandeur, c'est le montant de la prime, "le présent du Roi", qui s'élevait à cent cinquante livres par tête (les Canadiens, peu respectueux, disaient: par tignasse) de Huronne.

Ce geste manque, en effet, de majesté. Ce présent royal paraît plutôt piètre chez un monarque qui distribuait nonchalamment des millions à ses maîtresses, des châteaux à leurs maris complaisants, à ses bâtards de riches abbayes, des prébendes et jusqu'à des provinces. La moindre perruque poudrée d'une marquise bien en cour coûtait plus cher au trésor royal que toutes les Sauvageses de la Nouvelle-France, huronnes, algonquines, montagnaises et souriquoises réunies.

L'auteur s'étend longuement sur les questions d'ordre social et économique, l'industrie, le commerce, l'agriculture, qu'il traite à fond, comblant ainsi les lacunes laissées par ses devanciers.

D'autre part, il néglige de chanter sur le mode majeur les rapines à main armée des Sauvages, les prodigieuses aventures de nos miliciens, les victoires et les défaites de nos généraux. Aux tueurs d'hommes, il préfère les pourvoyeurs de colons aux dépouilles d'un village anglais saccagé

et brûlé, la multiplication pacifique des races bovine, chevaline et porcine parmi les "plantations". La création d'une ferme modèle, celle de Saint-Joachim, par Mgr Laval, celle des Islets, par Talon, lui semble plus utile à la colonie que l'introduction d'un nouveau plan de campagne. On voit qu'il aime mieux les beaux épis blonds se balançant dans la brise et les rayons, que de longues chevelures sanglantes pendues aux ceintures.

Besogneux, le plus souvent, et nourrissant des rêves ambitieux, irréalisables, pour la plupart, le seigneur canadien, terne réplique du baron féodal, n'en joue pas moins un rôle très important dans la colonisation du pays. C'est une figure indécise et sympathique. M. Salone lui consacre plus d'une page intéressante, notamment au chapitre qui ouvre la *Cinquième Partie* de son Histoire. Il y est aussi question de l'habitant canadien, "plus heureux que le paysan de France". Pendant que la condition de celui-ci, chargé des impôts du royaume et du mépris des grands, ne vaut guère mieux que celle du serf; le colon évolue, dès qu'il a mis le pied sur le sol d'Amérique; son front se relève; sa stature se hausse à égalité d'homme. S'il n'est pas encore tout à fait libre, au moins n'est-il plus roturier ni vilain: c'est un *habitant*.

Mises en ligne de comparaison, en dehors du mirage de la poésie épique, les folles navigations d'Ulysse, éternel pleurnicheur, et de ses maussades compagnons, sont moins intéressantes et moins merveilleuses que les aventures prodigieuses des coureurs-de-bois canadiens. Ceux-là s'en allaient à la recherche d'Ithaque et de Pénélope, un rocher stérile, une honnête épouse, faisant le jour et défaisant la nuit, de la toile; ceux-ci partaient sur l'air de *La Claire Fontaine*, à la découverte, qui de la mer de la Chine, qui de bouches du Meschassébee, qui de la baie d'Hudson, et qui encore à la conquête d'un rêve des *Mille et une Nuits*, d'une chimère entrevue, d'une Toison d'Or fugitive.

M. Salone leur consacre un chapitre tout entier, où, après les avoir bien chantés, il leur dit leur fait.

C'est surtout pour les lycéens de Condorcet que M. Salone a écrit son *Histoire de la Colonisation de la Nouvelle-France*. Ici, au Canada, sauf quelques exceptions assez rares, il n'est pas nécessaire de connaître l'histoire pour l'enseigner; il suffit de bien tenir en main un précis historique, aride et dépourvu d'horizons et de perspectives, comme le sont tous les précis historiques, de le faire apprendre par coeur et de ne pas laisser l'élève en sortir.

C'est là toute la préparation requise, c'est le brevet de capacité ordinaire. Voilà qui explique comment il se fait qu'un si grand nombre de nos hommes publics, de nos concitoyens les plus instruits même, connaissent si imparfaitement l'histoire de leur pays. Ils ne l'ont jamais apprise à l'école, de la manière qu'elle devrait l'être, et n'ont surtout jamais appris à en aimer la lecture. Aussi s'en désintéressent-ils vite, et ne la lisent-ils plus guère dans la suite.

Ce fait me fut confirmé l'autre jour par M. DeCelles, qui me raconta le trait suivant:—

L'un des plus éloquents parmi les orateurs qui doivent porter la parole à l'inauguration du monument Cartier, à Montréal, lui a écrit pour lui demander s'il existe quelque ouvrage sur Cartier, et, s'il en existe, où il peut se le procurer. Or, M. DeCelles, qui est l'auteur d'une monogra-